



HAL
open science

De la mesure du corps à la politique des corps : une histoire des sciences du travail (1880-1920)

Saraceno Marco

► **To cite this version:**

Saraceno Marco. De la mesure du corps à la politique des corps : une histoire des sciences du travail (1880-1920). *Bulletin de psychologie*, 2014, Numéro 531 (3), pp.253-256. 10.3917/bupsy.531.0253 . halshs-03015003

HAL Id: halshs-03015003

<https://shs.hal.science/halshs-03015003>

Submitted on 8 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE LA MESURE DU CORPS A LA POLITIQUE DES CORPS : UNE HISTOIRE DES SCIENCES DU TRAVAIL (1880-1920)

À la fin du XIX^e siècle, dans le contexte de la mise en place de la société salariale en Europe, émerge un projet positiviste d'étude du travail humain que l'on n'a pas hésité à appeler « ergologie ». Ce projet cherchait à définir et à encadrer normativement le travail humain en partant de l'étude des potentialités et des limites de l'activité corporelle. En ce sens, l'étude psychophysiologique s'inscrivait dans un projet plus large d'« optimisation » de l'activité humaine et la connaissance du corps au travail apparaissait comme une partie de la rationalisation de son *usage*. Dans cette perspective, certains historiens (notamment A. Rabinbach) ont interprété le programme ergologique à l'instar d'une tentative de *chosification* du corps dont le but serait de le transformer en instrument au service du profit capitaliste et/ou en support du contrôle disciplinaire de l'État. Au contraire, notre intérêt pour cette « science du travail » réside dans le fait qu'en réduisant le corps au statut d'instrument productif cette ergologie montre la valeur heuristique et la difficulté épistémologique de penser l'activité industrielle dans la continuité entre activité technique et vie organique. Il nous semble en ce sens que l'étude de l'évolution et de l'échec de cette *science* fournit des outils pour contourner l'alternative entre *instrumentalisation* et *humanisme* qui hante encore aujourd'hui les sciences humaines du travail, faisant émerger plutôt l'homme comme *instrument de lui-même*.

- *Mesurer*

G. Coriolis, en 1829, avait montré l'intérêt qu'aurait la mécanique à étudier le « travail d'une force » (produit de la force par le déplacement de son point d'application) plutôt que de se perdre dans le dédale des *forces vives*. Le choix du terme « travail » n'est pas anodin puisque, comme l'a montré dans ses travaux F. Vatin, c'est justement parce que ce terme évoque l'expérience quotidienne de l'effort productif que les physiciens l'empruntent. Lorsque la physiologie, soucieuse de s'établir comme discipline expérimentale, intègre ce concept de travail, la définition scientifique et le terme de sens commun qu'elle évoque semblent retrouver une sorte d'unité. En effet, dans le travail du corps il devient difficile de séparer ce qui est l'effet des transformations énergétiques organiques, et ce qui est le résultat de cet effort que l'on ressent à chaque fois que l'on doit *travailler* pour atteindre un but. Dès les premières définitions du travail du corps, on aperçoit ainsi une tension entre un réductionnisme qui reconduit le corps au moteur à feu (Lavoisier, G. Hirn et M. Berthelot étudient l'équivalence calorifique de la respiration et de l'alimentation) et un empressement à montrer l'originalité de ce « moteur humain qui sent et pâtit ». Cela est frappant dans la notion de « travail physiologique »

développée par A. Chauveau en 1888 afin d'étudier selon les lois énergétiques l'activité physiologique (même cérébrale) sans néanmoins la réduire au rendement mécanique. Il paraît aussi évident dans le développement de la « méthode graphique » qui reconduisait tous les mouvements physiologiques au rapport entre force et durée, mais qui en même temps permettait à E.-J. Marey de mesurer l'activité de la volonté même. Cette définition ambivalente du *travail du corps*, parfois utilisée pour insérer les mouvements organiques dans le grand processus de transformation énergétique de l'univers, et d'autres fois utilisée pour expliciter l'activité intentionnelle dans laquelle le corps est engagé, conduit à une circularité qui affectera tout le projet ergologique.

Cette difficulté est évidente dans les tentatives de mesurer objectivement la « fatigue » puisque cette notion de sens commun semble faire référence à la fois à l'écoulement d'un stock énergétique et à l'expérience de la lassitude que l'on éprouve lorsqu'on doit poursuivre un travail pour lequel nous n'avons plus d'intérêt. En effet, l'idée même de rendement par laquelle on essaye de mesurer le travail humain n'a de sens que si l'on peut définir un *effet recherché* qui soit considéré *utile* et donc *voulu* auquel *rappporter* l'énergie dépensée. Dans le but explicite d'étudier le rapport entre volonté et énergie, en 1891, le physiologiste A. Mosso inventa un instrument, l'ergographe, censé objectiver sur une courbe le phénomène d'épuisement. Son résultat principal fut de montrer que « la nature de la fatigue est la même soit que l'homme travaille avec les muscles, soit qu'il travaille avec le cerveau ». Cette conclusion amena la physiologiste J. Ioteyko à croire que toute activité volontaire serait réglée par une sorte d'économie énergétique inscrite dans l'organisme dont on pourrait écrire l'équation. Toutefois, un élève de Mosso, Z. Trèves, montrera que l'interruption d'un travail à cause de la fatigue n'est pas due à l'épuisement d'un stock énergétique, mais au *choix* de la volonté d'arrêter un effort qui ne *vaut* plus l'effet utile qu'il permet d'obtenir.

Afin d'étudier ce *travail de la volonté*, au début du XX^e siècle, différents psychologues cherchent à isoler le travail intellectuel pour montrer son économie propre (voir *l'Arbeitskurve* d'E. Kraeplin). L'accent mis sur le rôle de la volonté dans la réalisation des tâches aura une influence importante sur la *sortie* de la science du travail du laboratoire et sur son tournant *différentiel*. En effet, si l'efficacité dépend du rapport entre effort volontaire et tâche et non seulement du rendement énergétique, il faut l'observer dans chaque activité professionnelle et d'une manière individualisée. Parmi les premiers qui « sortirent » la science du travail du laboratoire, il faut citer le psychologue A. Binet qui cherchera à dépister à l'école les *différentes intelligences* des écoliers. C'est dans cette lignée que l'analyse des aptitudes de la psychotechnique des années 1920 trouva ses origines. Cette psychologie différentielle se trouvera confrontée à la même circularité qui hantait la psychophysiologie de la fatigue, dans la mesure où, comme l'a montré M. Reuchlin, cette notion d'aptitude renvoie à la fois à une condition *organique*,

dépistable par le rendement énergétique, et à une *faculté supérieure* que seulement l'observation *in situ* pourrait faire émerger.

- *Réformer*

La mesure du travail émerge donc à la fois en tant qu'objectivation de *normes* organiques qui précèdent l'action et en tant qu'étude de *l'utilisation efficace* de ces normes pendant l'action. Il apparaît donc que les mesures du travail ne sont pas conçues comme des *applications* d'un savoir technique à la gestion de l'homme, mais plutôt comme une manière d'étudier l'activité humaine comme une technique vitale, au sens d'une *utilisation* des forces physiologiques pour la production des nouvelles conditions vitales. C'est dans cette perspective qu'en suivant la rhétorique par laquelle cette ergologie cherche à justifier *l'utilité sociale* de ses mesures, la science du travail apparaît comme une expression de cette même activité technique par laquelle l'homme utilise la *norme économique* comme un *instrument vital*. Nous reconnâtrons en effet une volonté explicite du côté de la science du travail à se servir de la connaissance du fonctionnement du corps individuel pour bâtir une société plus rationnelle.

Dans ce contexte s'inscrit l'émergence d'un véritable énergétisme social qui conçoit l'organisation sociale de la production à laquelle participe la science comme la continuation de la gestion des forces psychophysiologiques en fonction de l'obtention d'un résultat. Le philanthrope belge E. Solvay donnera une définition très caricaturale de cet énergétisme en cherchant explicitement dans les mesures énergétistes telles que l'ergographie les fondements d'une justice distributive. De manière plus générale, cette position de la science du travail comme savoir de gestion *énergétique* alimentera l'idée d'une science-arbitre, qui, en délivrant les coordonnées du *vrai* travail, permettrait de dépasser les appréciations partielles. Un personnage semble particulièrement représentatif de cet aspect de l'ergologie : le physiologiste montpelliérain A. Imbert qui conçoit explicitement la mesure de la fatigue provoquée par le travail professionnel comme un outil pour résoudre les conflits entre capital et travail. C'est donc à travers l'engagement direct de la science du travail dans la gestion de la société industrielle qu'on peut suivre cette coïncidence entre la conception de l'activité humaine comme *technique de vie* et l'idée d'une science qui agit techniquement.

Émerge en ce sens une conception de l'activité humaine, influencée par un certain lamarckisme social, dans laquelle la vie est conçue comme une technique d'adaptation, dont le travail serait l'expression plus évidente, à laquelle la science participe à travers sa pratique de gestion. C'est dans ce contexte que l'ergologie conçoit son activité comme une technique que l'humanité aurait développée pour mieux s'adapter aux nouvelles conditions de vie. Dans cette perspective la science s'engage directement dans les réformes de l'éducation. Le travail émerge à la fois comme un instrument pour

préparer les individus aux conditions de la nouvelle société industrielle (voir la définition de l'éducation physique comme « fatigue positive » ou le développement des « jeux-travail » dans la pédagogie nouvelle) et comme la cause de la dégénérescence même (voir les discours sur les tares héréditaires dues au surmenage chez E. Toulouse et J. Amar). C'est dans cette même perspective que J.-M. Lahy, le fondateur de la psychotechnique française pensera la sélection professionnelle comme un outil au service de l'amélioration sociale, notamment comme un rempart contre les dangers du taylorisme (voir les analyses de M. Turbiaux) .

-Volonté et Valeur

La science du travail en tant que « technique des techniques » semble prise dans la même entrave que son objet. De la même manière dont dans les pratiques métrologiques la volonté apparaît comme la limite indépassable de la mesure énergétiste du travail humain, ainsi dans les projets réformistes, l'explication de l'organisation sociale comme une partie de la gestion énergétique fait émerger le problème de la définition du rapport entre efficacité économique et choix de valeurs. En effet, le travail, précisément en tant que gestion technique, est toujours un choix de valeur au sens d'un choix de ce qui *vaut* d'être réalisé. Dans cette perspective, l'ergologie se trouve au cœur des débats sur le rapport entre volonté, normes et valeurs qui émergent au moment de la crise de la société libérale et de la science positiviste.

La science du corps au travail est ainsi mobilisée par différentes pensées qui s'interrogent sur le rapport entre production et valeur et cherchent dans l'économie organique la justification de leur axiologie. On retrouve en effet des notions *ergologiques* dans les théories de *l'homo œconomicus* qui réduisent l'activité à l'obtention d'une valeur marchande et conçoivent le choix volontaire comme un calcul de rendement pécuniaire, jusqu'aux théories *volontaristes* qui font de l'activité une libre création de valeurs et détachent la volonté des conditions matérielles de l'activité. Il n'est donc pas étonnant de retrouver chez le *marginaliste* S. Jevons, qui définit la *valeur-utilité* comme le rapport entre un effort et un objectif, des recherches de psychophysiologie sur l'effort volontaire et fatigue. Dans cette même perspective, on retrouve la présence de notions telles que celles d'effort et de fatigue dans les débats sur la *crise du marxisme* et de sa notion de *valeur-travail*. L'économiste libéral A. Liesse s'inspirera directement des recherches sur l'effort volontaire pour montrer la valeur économique de l'activité des entrepreneurs ; pour sa part, le philosophe G. Sorel se soutient sur les recherches de Mosso pour critiquer la notion de « travail abstrait ».

Les références à la physiologie cherchent constamment à montrer les limites d'une réduction du travail à une simple quantité d'énergie calculable économiquement. La notion de « volonté » revient ainsi comme une sorte de « supplément d'âme » du travail en lui donnant une *valeur* supérieure à celle de simple *input* économique. Dans cette perspective, Mosso fait l'éloge de la « force de volonté » des *briseurs de grève* qui luttent pour le simple « droit à la fatigue » (*ergomachie*) contre les ouvriers syndicalisés. Le physiologiste conçoit en effet la grève comme l'expression des intérêts économiques d'une minorité contre les valeurs sacrées du travail. Voilà que réapparaît l'impasse de l'ergologie : Mosso, qui avait cherché dans la fatigue la norme économique de l'organisme, se retrouve à faire l'éloge de la force de volonté. Un éloge que le sociologue R. Michels reprendra comme fondement d'une théorie qui conçoit la « force volitive » comme dépassement des intérêts égoïstes individuels.

Cette difficulté pour la science du travail à définir le rapport entre les valeurs et les normes qui déterminent une action sera analysée d'une manière particulièrement éclairante par M. Weber. Le sociologue allemand, en analysant la courbe du travail intellectuel de Kraepelin, montre que ce qui détermine l'efficacité d'un travailleur n'est ni la rationalité économique (calcul effort-salaire), ni une disposition naturelle au rendement énergétique, ni une force de volonté transcendante, mais la capacité à *incorporer* les valeurs qui régissent la *re-production* sociale au *style de vie* individuel. C'est d'ailleurs dans la continuité de sa réflexion sur la courbe de Kraepelin que le sociologue allemand définit la *rationalité axiologique* en dépassant à la fois l'utilitarisme économique et le naturalisme biologisant.

- Conclusion

L'enjeu épistémologique de cette recherche était donc de montrer que les sciences humaines, face à l'objet-travail, c'est-à-dire face à une activité technique orientée vers la réalisation d'un but matériel, se confrontent à un double écueil. D'une part, en pensant l'homme à travers son activité de production matérielle, on risque de le transformer en simple pièce d'un engrenage, le concevant comme complètement *déterminé* par les conditions de réalisation de l'activité même ; d'autre part, en opposant le travail à une activité humaine *authentique*, on risque de considérer l'homme comme complètement étranger aux questions *techniques* que lui impose le milieu. En ce sens, bien que le projet d'une science du travail, dans son réductionnisme énergétiste et dans son éthique travailliste apparaisse comme un savoir typique de la fin du positivisme, nous avons cherché dans notre thèse à relever les questions épistémologiques qui le traversent dans la mesure où elles semblent riches en réflexions pour les débats sociaux présents, dans lesquelles la pratique de gestion économique est continuellement opposée à la réflexion politique et morale.